

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Marc Séguin, Dany Laferrière, Gilles Archambault

Jean-François Crépeau

Number 162, Summer 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82100ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Crépeau, J.-F. (2016). Review of [Marc Séguin, Dany Laferrière, Gilles Archambault]. *Lettres québécoises*, (162), 20–21.

☆☆☆☆

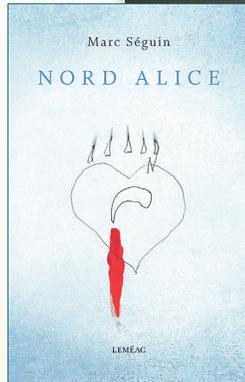
MARC SÉGUIN

Nord Alice

Montréal, Leméac, 2015, 256 p., 21,95 \$.

D'où tu viens, où tu vas

La réputation du peintre Marc Séguin dépasse nos frontières. Mais on ne dit pas assez qu'il est aussi un excellent romancier dont les récits méritent d'être aussi connus que ses toiles. Après *La foi du braconnier*, récipiendaire du prix littéraire des Collégiens 2010, et *Hollywood*, son étourdissant second opus, il propose *Nord Alice*.



Un jeune médecin, appelons-le Marc, se raconte. Il a rencontré Alice à l'université, ils sont partis se spécialiser à New York. La jeune femme a grandi dans le Grand Nord et sa culture inuite se bute parfois à celle des Blancs. Cela provoque d'inévitables heurts avec son compagnon et, un jour, celui-ci en a assez de cette « ostie de folle », quitte New York et s'installe à Kuujuaq.

Urgentiste, il est le seul médecin à des kilomètres à la ronde. Il croit que cet éloignement lui permettra de dresser un bilan de la vie de ses ancêtres et de la sienne. Il repasse en boucle ses souvenirs de l'histoire familiale, entre autres les difficultés dans lesquelles l'agriculture plongeait les gens : les hommes au champ, les femmes à la maison résumant une existence héroïque aujourd'hui, mais banale autrefois. Il comprend d'où lui vient sa conception des relations hommes-femmes et remet en question l'idée qu'il s'est faite des sentiments amoureux qui ont fragilisé ses rapports avec Alice.

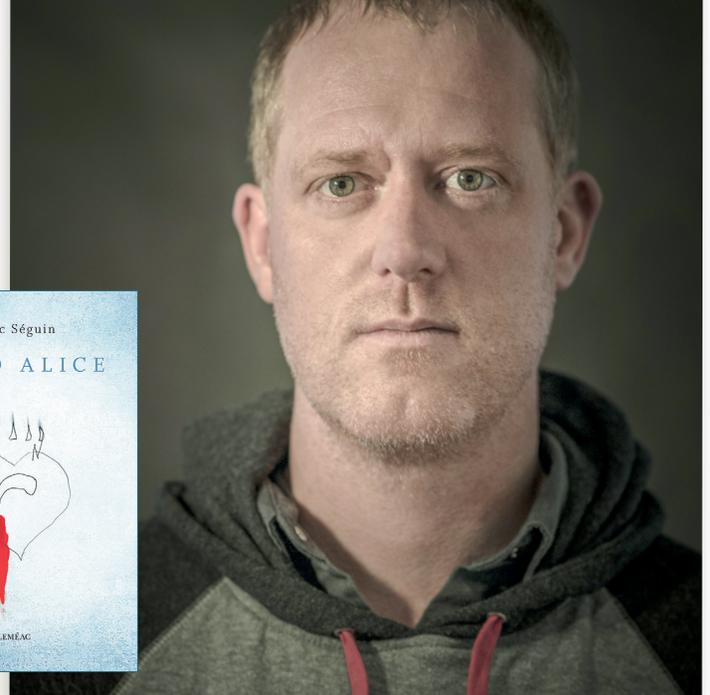
C'est ainsi qu'il réalise qu'il a choisi Kuujuaq pour s'éloigner de la tourmente de son couple mais se rapprocher d'Alice en partageant le quotidien de son Nord. Allant à la pêche ou à la chasse avec des guides inuits, il comprend qu'ils y vont pour leur subsistance, et les gens du Sud, pour le plaisir ou le défi avec la nature.

À l'hôpital, Marc observe les comportements de la population, les situations d'urgence médicale étant l'occasion d'exprimer leurs émotions sans réserve. Cela met en relief des préjugés des gens du Sud à leur égard et, sans les banaliser ni les excuser, il s'explique mieux leurs origines et comment bousculer de telles idées reçues.

L'AUTRE VIE

Les semaines et les mois s'écoulent, le médecin est désormais convaincu de l'amour qu'il éprouve pour Alice et de l'impossibilité de vivre sans elle. Sa compagne ayant annoncé sa venue, il se consacre corps et âme au mieux-être de ses patients qui lui ont appris à relativiser son rapport à la vie et à la mort.

Un jour, Marc et un riche homme d'affaires partent à la pêche en compagnie d'Érik, pilote d'hélicoptère, et de deux guides inuits. Le paysage est à couper le souffle, la pêche, presque miraculeuse. Le météo étant exceptionnelle, le groupe va plus au nord où se trouvent des fosses à « char », l'omble chevalier. Érik a prévenu que, si la brume nordique s'annonce, il faudra se hâter de partir. Cela se produit et, malgré l'expérience des guides et du pilote, le brouillard est un mur incontournable, l'hélico s'écrase à flanc de montagne. Le médecin



MARC SÉGUIN

prend soin des survivants, mais achève Abraham, un des guides, dont la vie tient à un fil. En lui broyant la tête à l'aide d'une lourde roche, il répète le geste qu'il a vu son père médecin faire afin d'accélérer la mort d'un chauffard. Marc applique aussi une loi tacite du Nord où une vie en vaut une autre ; Abraham ayant écrasé un enfant quelques mois plus tôt, il va de soi qu'il meure à son tour.

La trame imaginée par Marc Séguin est exaltante, le paysage du Grand Nord suggère des images éblouissantes, mais aussi des contrastes entre la dureté de la vie et les beautés de la nature. Son style elliptique rappelle les jets de couleurs sur ses toiles, dont la couverture du roman est un bon exemple. *Nord Alice* ressemble à un voyage initiatique où le héros découvre les racines culturelles d'Alice ainsi que son propre Nord intérieur, où ses racines et ses valeurs sont ancrées.

☆☆☆☆ ½

DANY LAFERRIÈRE

Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo

Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Chronique », 2015, 304 p., 29,95 \$.

Ceci n'est pas un roman

Comme René Magritte dissimule des objets derrière leur vocable, il y a escamotage lorsqu'on confond écrire et créer. Pour devenir écrivain, il faut s'approprier les outils de la littérature, les adapter à un projet, puis définir son identité, son style. Dany Laferrière a fait ce cheminement, ce que son nouvel ouvrage illustre encore fort bien.

L'écrivain fusionne ici essai, récit et chronique. Puis, il réunit deux personnages dans ce nouvel espace. Il y a Dany, son *alter ego* narratif installé au Québec depuis 40 ans, et Mongo, un Camerounais dans la vingtaine récemment arrivé. La trame raconte leurs conversations et ce qui les alimente.

L'aîné relate ses premières années au pays, son appropriation du territoire et des modes de vie, ses relations avec les natifs et la

société québécoise en général. Ce n'est pas là un traité désincarné de sociologie, mais le récit pragmatique de l'expérience acquise grâce au jeu des essais erreurs.

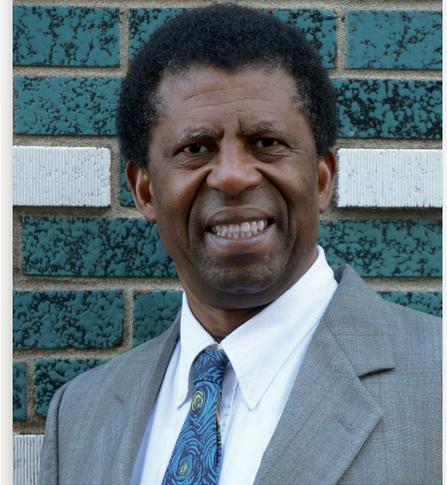
Les rencontres entre Mongo et Dany ont lieu dans un café situé à côté de la librairie du Square, rue Saint-Denis. C'est dans ces alentours que Dany Laferrière a jadis habité, ce qu'il rappelle en rendant hommage à deux vieilles dames qui l'ont accueilli alors que tant de portes se fermaient au nez de l'immigré noir qu'il était ; ce souvenir devient d'ailleurs une métaphore de l'intégration à sa société d'adoption.

QUÉBEC, JE T'AIME

Dany, le personnage, engage les discussions avec Mongo en s'inspirant de situations auxquelles son nouvel ami peut devoir faire face. Il profite de la présence occasionnelle de Catherine, la copine du Sénégalais, une Blanche « de souche » qui participe à l'adaptation de son amoureux, entre autres en ce qui concerne la condition féminine et les relations amoureuses ici.

L'écrivain puise aussi son inspiration dans des billets thématiques, déjà diffusés à la radio, qui relatent des faits vécus depuis sa venue au Québec. Au cœur de son propos, il y a cette idée fondamentale qu'on ne refait jamais sa vie, qu'on la continue dans un nouvel environnement, qu'on apprend à respecter celui-ci et que s'intégrer ne signifie jamais désavouer.

Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo n'est pas que dialogue. On y trouve d'autres discours dont celui du « carnet noir », des pages



DANY LAFERRIÈRE

dispersées à travers le livre qui relatent des monologues intérieurs de l'auteur dans lesquels il observe sa propre intégration. Il y a aussi « Comment s'infiltrer dans une nouvelle culture », une centaine de pages semblables à un traité laïc décrivant au-delà de 80 aspects de la société d'accueil qu'il a observés.

Le regard que Dany Laferrière jette sur la vie au Québec nous en apprend autant sur nous-mêmes et notre société que de longues et ennuyeuses études. Certaines de nos forces et faiblesses sont évoquées sans flagorneries, ni procès ni jugements. Il y a là tout ce qu'il faut pour projeter l'avenir de notre société après avoir redressé certains travers. C'est aussi cela, la valeur ajoutée de l'immigration.



GILLES ARCHAMBAULT

Doux dément

Montréal, Boréal, 2015, 248 p., 22,95 \$.

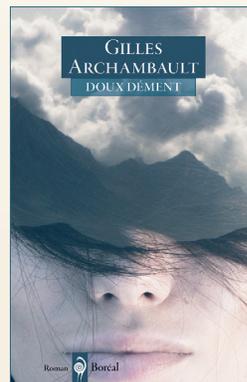
« La vieillesse, cette mort qui bouge »

J'emprunte le titre de cette chronique à Paul Morand qui me semble bien camper le décor dans lequel se déroule le nouvel opus de Gilles Archambault. Les paroles de Jacques Brel auraient pu aussi convenir : « Mourir cela n'est rien / Mourir la belle affaire / Mais vieillir... ô vieillir ».

Dans *Doux dément*, l'écrivain de 82 ans raconte l'histoire d'un certain... Gilles Archambault, mais c'est toujours le même conteur dont les mensonges, qu'on appelle poétiquement « fictions littéraires », font rêver.

Le prétexte de ce récit est la rencontre d'Anouk, jolie quarantenaire installée dans un appartement voisin. Elle a de l'entregent et de la trempe, tout ce qu'il faut pour réveiller en lui la passion amoureuse qu'il croyait avoir enterrée avec Marie-Claude, sa regrettée compagne.

Tout de cet élan tisse la trame, et la plupart des péripéties sont des illustrations d'électrochocs émotifs qu'un homme, même âgé, peut ressentir au-delà de sa volonté. Ce coup de cœur est puissant et il s'en défend comme un diable dans l'eau bénite. Il veut surtout éviter une trop grande blessure sentimentale, car il sait que les émotions demandent beaucoup d'énergie et épuisent autant qu'un marathon.



DEGRÉ ZÉRO DE L'AMOUR

Le narrateur s'impose la dure médecine de l'autodérision : comment un vieillard peut-il entretenir l'espoir d'une relation qui soit autre chose qu'amicale avec une jeune femme sans que cela soit ridicule ? se répète-t-il.

D'autres préoccupations sont soulevées dans le roman. Il y a notamment le groupe d'amis du narrateur, des écrivains de sa génération avec qui il lunche tous les mois. Leur seule présence suffit à mettre en perspective l'impossible

achèvement de la passion dont l'ardeur le trouble. Comme tous conviennent qu'on ne peut réécrire une œuvre littéraire, il leur semble impossible de vivre un amour dévorant à leur âge.

Qu'arrive-t-il de la relation entre G.A. et Anouk ? Les aléas du quotidien, dont le travail et les obligations de la dame, le ramènent à la raison. Son fils, sans le savoir, éveille en lui la fibre paternelle qu'il a longtemps négligée et qui, maintenant, semble satisfaire son besoin d'amour à donner et à recevoir. Du côté de l'amitié, celle qu'il entretient avec Adrian, aussi personnelle que littéraire, lui est très précieuse, alors que la quête de réconfort moral, si importante, l'est peut-être plus lorsque les sentiments ressentis ont l'odeur du passé.

Gilles Archambault interroge, au passage, l'importance que ses livres ont eue jadis ou auront plus tard. Pour ma part, nulle hésitation : son œuvre fait partie du « panthéon littéraire » québécois, car chacun de ses livres — romans, récits, nouvelles ou chroniques — explore les avenues d'une existence souvent trop bruyante et qui laisse peu de place à la mélancolie comme il sait si bien le faire.